

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

25/03/2009

L'utopie anticonformiste et apolitique de Fourier (1)

« Ce n'est pas avec de la modération qu'on fait de grandes choses. »
(Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des Destinées générales*, 1808,
Œuvres complètes, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 201)

Un socle vide

À la deuxième édition de son *Anthologie de l'humour noir* (Le Sagittaire, 1950), André Breton a ajouté une notice consacrée à Charles Fourier, qui ne figurait pas dans l'édition primitive de l'ouvrage en 1940. Cette notice débute de la manière suivante :

« Ses commentateurs les mieux disposés et jusqu'aux adeptes les plus enthousiastes de son système économique et social se sont accordés à déplorer chez Fourier le vagabondage de l'imagination, n'ont su que faire pour dissimuler les « extravagances » auxquelles il s'est complu, ont glissé sur l'aspect « fantasque et divagant » de sa pensée, si magnifiquement gouvernée le plus souvent. Comment expliquer la coexistence en un seul esprit des dons rationnels les plus éminents et du goût de la vaticination porté à ses limites extrêmes ? » (*Œuvres Complètes*, t. II, éd. Gallimard/Pléiade, 1992, p. 909)

C'est précisément cette « coexistence » d'un extrême sérieux et d'un non moins extrême penchant à l'absurde qui, au point de vue de Breton, conduit à faire rentrer Fourier sous la catégorie de l'humour noir : celle-ci tire en effet sa dimension subversive de la juxtaposition explosive de contraires dont elle laisse en suspens la résolution, ce qui déclenche un sentiment ambigu mêlant amusement et irritation, bien dans l'esprit de Fourier, écartelé en permanence entre gravité et dérision dont il soigne systématiquement la confusion, une confusion qui, très légitimement, peut faire penser à la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table d'opération. Avec Fourier, penseur par excellence atypique, et définitivement solitaire en dépit de la cohorte de disciples plus ou moins abusifs qui se sont attachés à sa traîne, on se trouve en permanence à la limite, en ce point où éclate, bombe ou pétard mouillé ?, allez savoir !, la *coïncidentia oppositorum* dont Pascal a repris l'idée à Nicolas de Cues : les extrêmes se touchent, réellement, et inconfortablement, en élision de toute voie moyenne qui prétendrait artificiellement les réunir en les réconciliant, alors que c'est justement dans la mesure où ils se révèlent inconciliables qu'ils se rejoignent, au bout du bout des choses. Ce serait au fond l'essence de la spéculation utopique, qui, tout imprégnée de l'esprit de l'humour noir, ne se propose rien d'autre que de penser l'impossible, donc l'impensable, et tire de là sa dimension dérangement, et par-dessus tout insatisfaisante, donc irrécupérable, de provocation.

Sur la tombe de Fourier, au cimetière Montmartre, est gravée une formule qui est censée concentrer, sous la forme d'une thèse forte que son caractère général rend d'autant plus frappante, l'essentiel de sa « doctrine » :

« La série distribue les harmonies
Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Ces deux lignes, qui, en quelques mots, révèlent le « truc » dont Fourier s'est déclaré l'inventeur, ce qui lui a valu de se voir coller le masque de « réformateur », indiquent un programme combinant analyse cosmique et réforme sociale, dont l'ambition immense est déclarée dans l'Epilogue placé en conclusion de la 2^e partie, intitulée « Description », du tout premier ouvrage publié en 1808 par Fourier, la *Théorie de quatre mouvements et des destinées générales* :

« Nations civilisées, vous allez faire un pas de géant dans « la carrière » sociale. En passant immédiatement à l'Harmonie universelle, vous échappez à vingt révolutions qui pouvaient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore, jusqu'à ce que la Théorie des Destinées eût été découverte. Vous ferez un saut de deux mille ans dans la carrière sociale ; sachez en faire un semblable dans la carrière des préjugés. Repoussez les idées de médiocrité, de désirs modérés que vous souffle l'impuissante philosophie. Au moment où vous allez jouir du bienfait des lois divines, concevez l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse de Dieu qui en a formé le plan. En observant cet univers qu'il a si magnifiquement disposé, ces « milliards » de mondes qu'il fait rouler en harmonie, reconnaissez qu'un être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité et la philosophie, et qu'on lui ferait injure si l'on s'attendait à des plaisirs modérés dans un Ordre social dont il sera l'auteur. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 183)

C'est ce qu'on appelle promettre la lune, une posture que Fourier adopte sans modération, ce qui l'amène à adresser aux moralistes et aux philosophes ces apostrophes d'une immodestie que rend encore plus frappante son humilité affichée :

« Pour compléter l'opprobre de ces Titans modernes (qui ont prétendu prendre la tête du mouvement social), Dieu a voulu qu'ils fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences et que la Théorie du mouvement universel échût en partage à un homme presque illétré (sic). C'est un sergent de boutique qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlataneries antiques et modernes. Eh ! ce n'est pas la première fois que Dieu se sert de l'humble pour abaisser le superbe, et qu'il fait le choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus important message. » (id., p. 102)

« Je ne prétends pas dire que mes vues soient immenses parce qu'elles s'étendent là où les vôtres n'ont point atteint ; j'ai fait ce que mille autres pouvaient avant moi, mais j'ai marché au but seul, sans moyens acquis et sans chemins frayés. Moi SEUL j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'Humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la Nature ; moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'Attraction, organe de ses décrets : elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée, elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la Théorie de l'Harmonie universelle.

Exegi monumentum aere perennius. » (id., p. 191)

Et, bien sûr, en lisant ces lignes, le lecteur raisonnable dresse l'oreille : pressentant n'être confronté à rien d'autre qu'un pur délire, il est tenté de passer son chemin, et est conforté dans cette intention lorsqu'il découvre en lisant dans un autre grand ouvrage que Fourier a publié en 1829, *Le nouveau monde industriel et sociétaire (ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en Séries passionnées)* cette déclaration pour le moins sidérante, que le fait que Fourier ait été le beau-frère de Brillat-Savarin ne suffit pas à expliquer, et qui donne plutôt envie de rire :

« En régime sociétaire, la gourmandise est source de sagesse, de lumière et d'accords sociaux » (OC, t. VI, p. 253)

Le « Livre des Destins », la « Théorie de l'Harmonie universelle », une gigantesque arnaque ? Ou une fumisterie sans nom ? Alors, comment en venir à le prendre au sérieux et à consacrer un minimum d'attention à ce que Breton appelle dans la suite de sa notice « ses ascensions vertigineuses en pleine zone de l'incontrôlable et du merveilleux » ? Le seul moyen de sauver Fourier serait alors le recours à la poésie, au sens d'une évasion des contraintes du monde

ordinaire et du sens commun, qui le place résolument à part, dans ce radical ailleurs qui a tout d'un *no man's land* où, en toute irréalité ou surréalité, et dispensée de l'obligation de rendre des comptes, prospère la déraisonnable ou trop rationnelle utopie. S'explique alors la considération que lui porte quelqu'un comme Breton.

Dans la première édition de 1940 de l'*Anthologie de l'humour noir* qui, en raison des circonstances, n'avait eu qu'une infime diffusion, ne figurait pas de notice sur Fourier parce que Breton n'a eu qu'après sa publication une connaissance de première main de l'œuvre de celui-ci, comme il s'en explique dans une lettre du 21 janvier 1958 adressée à Jean Gaulmier :

« À la question que vous me posez – comment j'ai été orienté vers Fourier – je me trouve en peine de répondre. Jusqu'en 1940, je ne le connaissais guère que par les anthologies qui ne s'intéressaient à lui que sous l'angle de la réforme sociale. C'est à New York que j'ai pu me procurer ses œuvres complètes dans l'édition de 1846 et seulement alors que j'ai découvert en lui « le grand poète de la vie harmonienne », pour reprendre votre expression à laquelle je m'associe pleinement. Les cinq volumes m'ont accompagné presque seul au cours d'un assez long voyage que j'ai fait durant l'été 1945 dans l'Ouest des Etats-Unis et qui m'a mené d'abord à Reno (Nevada) où j'avais à divorcer et me remarier séance tenante comme cela se fait là-bas. C'est dans le jardin de la pension qui nous abritait, ma future femme et moi, que j'ai commencé à écrire l'*Ode*. Il se peut qu'elle participe quelque peu de la si singulière atmosphère de Reno où les « machines à sous » (du type de celle que j'ai reproduite dans les *Vases communicants*) tapissent les murs, tant des magasins d'alimentation que des bureaux de poste, et qui agglomère tant bien que mal la foule de ceux qui aspirent à une autre vie conjugale aux cow-boys et aux derniers chercheurs d'or. Bien plus sûrement encore, elle transpose mon état affectif d'alors, qui s'exprimera plus directement dans *Arcane 17*. Entre le commencement et la fin du poème s'inscrit dans le temps le voyage qu'avant de regagner New York j'ai pu accomplir à travers le Nevada, l'Arizona et le Nouveau-Mexique, mû essentiellement par l'intense intérêt que je porte aux Indiens Pueblo. Les destin qui a été celui de ces hommes et leur impressionnante dignité constituaient pour ma rêverie une toile de fond sur laquelle était appelé à s'empreindre dans tout son relief la personnalité de Charles Fourier, du Fourier que je chéris très spécialement, celui des *Quatre mouvements* et des mystérieuses *Analogies* (que Baudelaire m'a toujours fait l'effet d'avoir refusé bien trop vite !). » (lettre citée dans l'édition des *Œuvres complètes* de Breton, t. III, éd. Gallimard/Pléiade, 1999, p. 1246)

Cette confidence est intéressante parce qu'elle permet de replacer « en situation » la lecture de Fourier : dans le cas envisagé, une situation à vrai dire improbable et incertaine, en cet entre-deux qui sépare et réunit à la fois, dans une ambiance de passage et de mystère, l'incongrue capitale du divorce et des réserves indiennes, divers lieux d'utopie, ou d'hétérotopie dirait Foucault, situés dans les marges de l'existence courante dont ils déroutent les conventions usuelles. Dans un tel contexte, il apparaît que la pensée de Fourier, décevante si on la prend frontalement au premier degré, ce qui lui confère les allures d'une somme doctrinale ne présentant en dernière instance qu'une valeur de curiosité, n'acquiert davantage de présence et de relief que si on choisit plutôt de l'aborder de biais, en lumière rasante, ce qui permet d'en mettre en valeur les extraordinaires singularités.

L'*Ode* à laquelle Breton fait référence dans sa lettre à Gaulmier, c'est son *Ode à Charles Fourier* publiée en 1947 aux éditions de la revue Fontaine, qui, avec *Arcane 17* enté d'ajours, publié la même années aux éditions du Sagittaire, marque, après cinq années d'exil en Amérique, la rentrée en France du fondateur du mouvement surréaliste qu'il s'efforce alors, non sans difficulté, de relancer, en prenant pour intercesseur Fourier dont son « poème » célèbre l'esprit d'invention, voué au culte du merveilleux, c'est-à-dire, pour reprendre une formule utilisée par Breton dans une lettre à Lise Deharme du 27 septembre 1927, de « l'autre monde qui est inclus dans celui-ci » (*Œuvres complètes*, t. I, éd. Gallimard/Pléiade, 1988, p. 1557) : soit dit en passant, ce pourrait être une bonne définition de l'utopie. L'*Ode à Charles Fourier* commence ainsi :

« En ce temps là je ne te connaissais que de vue

Je ne sais même plus comment tu es habillé
 Dans le genre neutre sans doute on ne fait pas mieux
 Mais on ne saurait trop complimenter les édiles
 De t'avoir fait surgir à la proue des boulevards extérieurs
 C'est ta place aux heures de fort tangage
 Quand la ville se soulève
 Et que de proche en proche la fureur de la mer gagne ces coteaux tout spirituels
 Dont la dernière treille porte les étoiles
 Ou plus souvent quand s'organise la grande battue nocturne du désir
 Dans une forêt dont tous les oiseux sont de flammes
 Et aussi chaque fois qu'une pire rafale découvre à la carène
 Une pluie éblouissante qui est la criée aux sirènes... »
 (*Oeuvres complètes*, t. III, p. 351)

Breton ressuscite dans ces lignes la figure statufiée de Fourier, érigée en 1899 avec le soutien des coopératives ouvrières boulevard de Clichy, juste avant le tournant qui amène celui-ci jusqu'à la place Clichy, à peu près à la hauteur du Lycée Jules Ferry. Un peu plus loin, l'évocation se poursuit sur un mode interrogatif :

« Fourier es-tu toujours là
 Comme au temps où tu t'entêtais dans tes plis de bronze à
 Faire dévier le train des baraques foraines
 Depuis qu'elles ont disparu c'est toi qui es incandescent... » (id., p. 352)

Ces vers ont probablement été composés du fond de la réserve d'Indiens Pueblos que Breton visitait alors, et dont il célèbre un peu plus loin, pour la mettre en parallèle avec le monde enchanté de Fourier, la culture incendiaire et incendiée « exaltant au possible ses feux rouges dans la nuit » (id., p. 361). Eloigné de France depuis plusieurs années, Breton ne pouvait savoir que, sur décret du gouvernement de Pétain, la statue de Fourier avait été proprement déboulonnée et envoyée à la fonte en 1941, et que ne subsistait alors à l'angle du boulevard qu'un socle de pierre, encore visible aujourd'hui, tel un bloc obscur survivant du désastre : sur une de ses faces, en regardant de très près, on peut encore aujourd'hui déchiffrer, émergeant de son fond ravagé, le nom de Fourier presque gommé par l'oubli.

À la question lancée par Breton il y a plus d'un demi-siècle, « Fourier es-tu toujours là ? », la réponse serait donc : oui et non. Non, car il y a bien quelque chose de lui qui s'est effacé, ou plutôt a été effacé par les vicissitudes d'une histoire qui a rendu sa figure intolérable à certains, qui, en raison du scandale qu'elle représentait à leurs yeux, ont voulu qu'elle disparaisse. Oui, car cette disparition programmée n'est cependant pas totale : la statue n'existe plus, et c'est probablement mieux ainsi, car la prétention de statufier l'impossible Fourier peut paraître dérisoire dans son principe ; mais reste encore, planté au cœur de la ville, un socle vide, qui incite l'imagination à venir l'occuper, comme une trace à réactiver, ou comme une béance à combler : « Quelque chose manque », dirait un Ernst Bloch. Ceci pourrait être pris pour le symbole de la puissance indirecte d'appel dont peut se réclamer aujourd'hui encore la démarche de Fourier, et à travers elle, la forme très particulière de spéculation que représente la pensée utopique, une pensée qui combine absence et présence, sur fond d'insatisfaction et d'étonnement, en pleine et ineffaçable ambiguïté.

Jouons encore un peu plus avec le symbole. Fourier écrit quelque part, à propos du monde harmonien dont il se présente comme l'inventeur :

« Dans ce nouvel ordre, les relations par séries sont trop actives pour qu'on ait le temps de résider à son appartement. Chacun est sans cesse dans les séristères ou places publiques, dans les ateliers, les campagnes, les étables ; on ne se tient chez soi que dans les cas de maladie ou de rendez-vous. » (cité par Armand et Maublanc, *Fourier*, éditions sociales internationales, 1937, t. II p. 211 ; ce passage se trouve également repris en note, d'après le livre d'Armand et Maublanc, dans la liasse réunie autour de Fourier par Benjamin, le théoricien des passages, dans le cadre de sa grande étude restée inachevée sur *Paris capitale du XIXe siècle*, trad. fr., éd. du Cerf, 1997, p. 657)

Fourier a en effet cherché à promouvoir un mode de vie sociale effervescent, dont les membres soient sans cesse en mouvement, en déplacement, de passage, dans le cadre de ce qu'il appelle les « courtes séances », l'un des remèdes qu'il a imaginé à l'ennui de l'existence telle qu'elle est menée dans notre fastidieuse « Civilisation » où l'on n'aurait que trop tendance à stagner sur place, en réduisant à la portion congrue cette passion humaine fondamentale qu'il appelle la Papillonne, et qui est proprement la passion du mouvement. Fourier était sans doute visible tous les jours à son appartement du quartier Montmartre à midi, heure à laquelle il avait solennellement donné rendez-vous au fastueux donateur qui lui eût donné les moyens de mettre en œuvre son projet de phalange à l'essai, première étape sur la voie qui devait, selon lui, conduire au bouleversement mondial dont il avait eu le pressentiment visionnaire : ce visiteur, il l'a attendu en vain jusqu'à la fin de sa vie, où il a été retrouvé mort agenouillé chez lui au milieu de ses pots de fleur, car il aimait par dessus tout les fleurs, ainsi que les petits pâtés nommés mirlitons, et la compagnie, qui l'enchantait, de celles qu'il appelait les « dames saphiennes ». Fourier était quotidiennement chez lui à midi, mais on peut imaginer que, le reste du temps, en homme de divertissement qu'il était, incapable comme tel de demeurer seul en repos dans une chambre, il s'offrait le luxe d'être perpétuellement ailleurs, en promenade ou en errance, à la recherche de « l'autre monde qui est inclus dans celui-ci » dont parle Breton. Son socle du boulevard de Clichy, où il n'est resté assis que trop longtemps, durant quarante deux ans, ce dont Breton se rappelle avec nostalgie, il n'a plus supporté un jour d'y rester : il s'est levé, et il est parti, ne laissant derrière lui qu'une assez improbable trace, ce socle déserté qui aujourd'hui nous reste de lui. Et, avec lui, peut-être, s'en est allé l'esprit d'utopie, qui, moins que jamais, a lieu, au sens fort de l'expression « avoir lieu », parmi nous, « en civilisation » dirait Fourier. Pourtant, il n'a pas tout à fait disparu, car subsiste de lui au moins un témoignage résiduel, incertain et ambigu, dont nous ne savons trop que faire, mais dont rien ne pourra sans doute jamais nous débarrasser, un socle en attente de ce qui doit venir le couronner : si la statue de Fourier a été fondue, l'esprit d'utopie n'en subsiste pas moins irrévocablement sur ses ruines, ne serait-ce qu'au titre du souvenir, qu'il n'est pas vain d'entretenir, d'un avenir dont la voie qui y conduit aurait été provisoirement perdue.

Comment trouver le chemin qui ramène vers Fourier et sa singulière utopie, qu'il ne faut surtout pas confondre avec la version proposée par le « fouriérisme » qui n'en a été qu'un avatar plus ou moins conforme ? Comment lire aujourd'hui Fourier de manière à lui rendre, autant qu'il est possible, justice ? Comme la remarque vient d'en être faite, en lui les extrêmes se touchent. L'œuvre de Fourier comporte d'une part une théorie globale du monde naturel et social et de ses « destinées », dont les divagations incongrues enchantaient quelqu'un comme Breton : et, bien sûr, on peut s'intéresser à cet aspect on ne peut plus farfelu, littéralement « énorme », de sa production théorique, qui tire celle-ci du côté des vaticinations d'un Jean-Pierre Brisset, en éveillant une curiosité qu'elle se garde de satisfaire, ce qui est après tout une manière assez efficace de maintenir l'esprit en éveil, en le provoquant, c'est-à-dire en l'attaquant de face. Mais, simultanément, à un tout autre niveau, cette œuvre fourmille de considérations de détail qui prennent place, de manière plus ou moins ordonnée ou aléatoire, dans la perspective largement ouverte par une spéculation à caractère cosmique dont l'envergure démesurée décourage tout autant qu'elle amuse : il y a chez Fourier une attention gourmande à ce qu'il appelle des « minuties », comme l'art de cultiver les poires, de trier les pois ou de manger sa soupe, avec la conviction que l'avenir du monde et de la société se joue en réalité sur ce plan, et qu'on ne peut changer la vie en gros, ce que prétendent au contraire arriver à faire les réformateurs politiques, qui pullulent en « Civilisation », et dont Fourier tient à se démarquer. Comme il ne cesse de le répéter, ce serait l'axiome fondamental de ce qu'on peut nommer sa « logique », au simple il faut toujours préférer le compliqué, cible de l'une de ces passions « mécanisantes » qu'il a été le premier à identifier, en montrant quel rôle

elles jouent dans la dynamique de socialisation : celle qu'il appelle la « Composite », qui trouve préférentiellement à se satisfaire dans les « courtes séances » dont on a déjà dit un mot, et dans lesquelles il n'est pas interdit de voir l'élément nucléaire de l'utopie fouriériste, friande de tout ce qui concerne l'infiniment petit, qu'elle fait directement communiquer, sans passer par des médiations progressives, avec l'infiniment grand.

Voici un échantillon de cette passion de l'infime qui fait de Fourier, par ailleurs adepte inconditionnel du principe de raison suffisante qui soutient sa conception des « destinées », un leibnizien sans le savoir :

« En calcul de mécanique des passions, la régularité exige qu'on établisse les preuves sur les deux extrêmes de chaque série. J'ai cité en parallèle de jouissances l'un des plus fastueuses, celle des équipages et des voitures de gala ; je vais descendre à l'un des plus vulgaires, n'en déplaise aux beaux esprits qui ne peuvent pas se façonner à cette règle du contact des extrêmes, règle qui, disent-ils, n'est pas à la hauteur de la philosophie : elle va dédaigner un parallèle trivial, un sujet tiré du testament burlesque de Scarron qui lègue

À Molière le cocuage

Au gros Saint-Amand du fromage.

Si le fromage est digne de la poésie, et même de la muse lyrique (voyez l'ode de Lebrun sur le triomphe de nos paysages, y compris le fromage de Vanves sorti des mains de Galatée), ce mets champêtre pourra d'autant mieux figurer dans ma prose bourgeoise, où l'on va voir une croûte de fromage s'élever à la hauteur de la plus sublime philosophie, en nous dévoilant le néant des grandeurs civilisée.

Humainement parlant : la thèse est qu'un roi, avec tous ses trésors, ne peut pas servir à sa table du fromage satisfaisant pour ses convives ; car il faut, en service harmonique de fromage, présenter trois séries, 1/ des espèces, 2/ des variétés de chaque espèces, 3/ des âges de chaque variété. Cette distinction en trois échelles exigera environ cinquante morceaux de fromage fraîchement coupés, lors même qu'on ne tabletrait que sur trois espèces, comme Gruyère, Gex et Brie, les plus employées à Paris où l'on voit, sur les meilleures tables, et sans doute chez le roi, servir à peine trois morceaux de fromage, sans aucun échelle, ni d'espèce, ni de qualités, ni d'âges. Les plus pauvres harmoniens jouiront de cette variété refusée à nos rois. Le fromage étant, ou très sain ou très malsain, selon son affinité avec les facultés digestives de chaque sujet, douze convives auront besoin de douze qualités de fromage qu'ils ne peuvent rencontrer que sur une girandole contenant, sous diverses cloches, un assortiment d'une cinquantaine de variétés en trois séries d'espèce, qualités et âges ; variété dont jouira chaque jour le moindre des harmoniens, et qui n'est pas possible aujourd'hui, même à un roi. Il importe de remarquer, sur les plus minimes détails, comme cette minutie de fromage, que le bas peuple harmonien sera, en tous genres de jouissance, bien plus avantage que nos grands et nos souverains. Un homme oserait-il dire à la table du roi, ces trois fromages ne sont pas ce qu'il me faut, je veux la sorte « très salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte » ? Un tel homme serait traité de manant : on doit trouver tout bon à la table du rois, si on veut obtenir une sinécure. C'est ainsi que les civilisés sont à chaque pas harcelés par les convenances, obligés de modérer leurs passions. Le charme des harmoniens sera de ne les modérer en rien, et de pouvoir exiger telle qualité sur la croûte et la mie de fromage. Ils la trouveront sur l'assortiment en triple série et de même sur tout autre mets. »

(Le nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées, 1829, Œuvres complètes, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 275)

Ce passage, on pourrait l'imaginer lu à haute voix sur le ton impassible et pince sans rire d'un Pierre Dac, maître insurpassé en loufoquerie. Y est, entre autres, appliqué le précepte cité précédemment selon lequel « en régime sociétaire, la gourmandise est source de sagesse, de lumière et d'accords sociaux ». Il constitue un bon exemple du sens particulier du burlesque qui fait tout le charme du style de Fourier : « charme », un mot qui, d'ailleurs, ne cesse de revenir sous sa plume, pour désigner ce qu'on peut attendre de la mise en œuvre du

système de l'harmonie passionnée, qu'il justifie en expliquant qu'on doit en tirer des plaisirs en tous genres, parmi lesquels ceux de bouche ont leur place. Avec lui, l'utopie, qui se fixe pour destination de procurer un maximum de charme, se met à s'intéresser aux croûtes de fromage, dans lesquelles elle voit quelque chose qui touche directement à l'essentiel : le monde utopique dont elle propose l'évocation n'est pas seulement celui où les besoins humains sont satisfaits pour l'essentiel, car cela ne peut suffire ; mais c'est celui où peuvent être satisfaits, et ce n'est pas du tout la même chose, les moindres besoins, des besoins « composés », diversifiés et affinés, dont l'esprit civilisé n'est même pas capable de former l'idée, ce qui *a fortiori* le retient de chercher à les satisfaire ; en Harmonie on ne cesse de courir de plaisir en plaisir, en en savourant la diversité qui est tendanciellement illimitée. On peut avancer que le plus intéressant de Fourier est là, et en tirer une méthode pour le lire, en allant directement aux passages innombrables de son œuvre qui traitent de bagatelles comme les croûtes de fromage, avec la conviction que le destin d'ensemble du monde tient à de tels détails. Ceux-ci confèrent à son « utopie » une dimension on ne peut plus concrète, à la limite du vulgaire, qu'elle exploite en vue de contrer les prétentions de la haute philosophie, éprise de grands principes, qui néglige de tels détails, et se tient systématiquement à distance des nécessités ordinaires de la vie, dont elle ne veut tenir aucun compte, ce qui la conduit à mettre en œuvre à leur égard une procédure de dénigrement et de refoulement. Les livres de Fourier fourmillent de séquences narratives, présentant une saveur hautement évocatoire, consacrées à des côtés mineurs de l'existence humaine auxquels on serait porté dans un premier mouvement, à ne consacrer qu'une attention latérale : or c'est dans celles-ci qu'il a déposé les acquis principaux de son « invention ». C'est vers elles que nous allons nous tourner, en vue d'y trouver détaillés, c'est le cas de le dire, les aspects de l'utopie de Fourier qui peuvent encore aujourd'hui nous intéresser, même s'ils peuvent déconcerter à première vue. Déconcerter, n'est-ce pas justement l'un des buts, sinon l'objectif principal, visés par la spéculation utopique ?

Quadrilles de virginité

L'utopie, chez Fourier, c'est d'abord une ambiance, on ne peut plus plaisante et festive. Plongeons nous donc directement dans cette ambiance, en lisant une page extraite de la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* de 1808, donc à peu près contemporaine de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel avec laquelle il ne serait pas absurde de la mettre en parallèle, et qui est le premier grand ouvrage dans lequel Fourier a déposé le germe de sa mirobolante « invention » :

« Dans chaque Phalange, le chœur des Jouvenceaux et Jouvencelles, qui sont vierges, élisent tous les ans un quadrille de Vestalité formé de deux couples de parade et de deux couples de mérite ; le choix est réglé pour les premiers sur la beauté, et pour les seconds sur le succès dans les sciences et les arts ou le dévouement dans les travaux.

Les Vestals et les Vestales ont en tout lieu le rang de Magnats et de Magnates ; la plus pauvre fille, lorsqu'elle est élue Vestale, roule en char à six chevaux blancs, couverte de pierreries de la réserve. On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneurs ; ils commandent les colonnes de l'enfance ; enfin le système conservateur de la virginité tend à produire des jeunes filles au lieu de les conserver. Loin de les habituer à un rôle de buse, comme nos demoiselles emmiellées de morale, qui disent n'aimer personne et n'avoir d'autre volonté que celle du papa et de la maman, on développera leurs inclinations autant que possible, et l'on verra la Vestale avoir des poursuivants titrés, et le Vestal avoir de même ses poursuivantes qu'il aura titrées.

Cette jeunesse d'élite a le privilège d'aller aux armées industrielles, qui sont de magnifiques rassemblements ; c'est là que les Vestals et Vestales exercent leurs premières amours. Chaque jour, l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes

d'autant plus brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beauté et en talents. Ces fêtes offrent un vaste champ à la courtoisie : les prétendants et prétendantes suivent la Vestalité qui fait ses choix dans le cours de la campagne. Ceux des jeunes gens qui veulent s'attacher à un seul amant ou une seule amante, passent au grade de Damoiseau et Damoiselle, et entrent dans les groupes de la constance, qui sont le deuxième des neuf caractères amoureux ; d'autres, qui ont le goût de l'inconstance, prennent parti dans les sept groupes suivants. Le résultat principal de ces amusettes, c'est qu'on forme d'immenses armées industrielles sans aucune contrainte, et sans autre ruse que d'avoir mis en évidence et honoré publiquement cette virginité que les philosophes veulent éloigner du monde, entourer de duègnes et de préjugés.

Pour rassembler une armée, il suffit de publier le tableau des quadrilles de virginité que chaque Phalange y enverra ; dès lors ceux qui se sont déclarés prétendants et prétendantes ne sauraient se dispenser de suivre les prétendus aux armées, où doivent se décider les choix, qui se font secrètement, sans la publicité scandaleuse qu'on apporte parmi nous aux cérémonies du mariage, où l'on avertit une ville entière que, tel jour, un libertin, un roué, va déflorer une jeune innocente... Dans l'Ordre combiné, les fêtes relatives aux premières amours ne se donnent qu'après l'union consommée. On se garde bien d'imiter les Civilisés, qui prennent le public à témoin du marché conclu pour la défloration. Une Vestale voit ses prétendants réunis et étalant leurs mérites dans les jeux publics et les travaux de l'armée ; leur nombre diminue successivement selon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, elle est d'accord avec l'un d'entre eux, les futurs se bornent à envoyer une déclaration cachetée à l'office de la Haute-Matrone (c'est une Ministre des relations amoureuses, celle qui tient le gouvernail des affaires galantes de l'armée pour ce qui concerne la Vestalité), ou aux Vice-Matrones qui régissent chaque division. On fait les dispositions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui veulent s'unir secrètement ; ils sont reconnus par une intendante de matronage, l'union n'est divulguée que le lendemain, où la Vestale a quitté sa couronne de lis pour une couronne de roses, et se montre en costume de Damoiselle avec son favori ou son Damoiseau, si c'est un Vestal qu'elle a choisi.

Il s'opère chaque nuit, à l'armée, un bon nombre de ces unions de Vestals et de Vestales ; elles sont annoncées le lendemain à la matine ou repas du matin. Les Bacchants et Bacchantes ont la fonction d'aller chaque matin relever les blessés, c'est-à-dire les prétendants et prétendantes qui se trouvent éconduits par suite des unions secrètes de la nuit.

Je suppose que la Vestale Galatée, prête à faire son choix, ait balancé entre Pygmalion, Narcisse et Pollux. Enfin elle a préféré Pygmalion et s'est unie secrètement à lui. Une centaine de Vestales ont, dans la même nuit, consommé pareille union avec leurs favoris dans l'édifice réservé à cette cérémonie. Le lendemain, un millier de Bacchants et de Bacchantes de la division sont assemblés avant le jour ; un référendaire de matronage leur communique le tableau des unions de la nuit, puis la liste des blessés et blessées qu'il faut aller relever. On y voit les noms de Pollux et de Narcisse. Alors les Bacchantes qui se croient le plus aimées de Pollux se dirigent vers sa demeure ; d'autres vont trouver Narcisse, et de même les Bacchants s'acheminent vers les intéressantes blessées qu'ils ont choisies. Pollux sera donc éveillé par les Bacchantes qui viendront, le rameau de myrte à la main, lui apprendre qu'il est trépassé dans l'esprit de Galatée ; elles essuient le premier choc, les clameurs de perfidie et d'ingratitude ; et, pour consoler Pollux, elles prodiguent leur éloquence et leurs charmes.

Il y a, chaque matin, une ample déconfiture de poursuivants et de poursuivantes, au grand contentement des légions de Bacchanales, qui font leur profit de cet amoureux martyr ; car le remède ordinaire à une telle mésaventure, c'est de s'étourdir pendant quelques jours avec les Bacchantes, les Aventurières et autres corporations de l'armée qui exercent la philanthropie. Quand on connaîtra les détails de ces diverses fonctions et le mécanisme des Séries amoureuses dans les armées de l'Ordre combiné, on trouvera les amours de la Civilisation si monotones, si pitoyables, qu'on ne pourra supporter la lecture de nos romans et de nos pièces de théâtre ; l'on concevra que l'admission aux armées devienne une faveur dans l'Ordre combiné ; qu'il se présente le double de volontaires que l'on désire, et que par le seul levier de l'amour on puisse rassembler cent vingt millions de légionnaires des deux sexes, qui

exécuteront des travaux dont la seule idée glacerait d'épouvante nos mercenaires esprits. Par exemple, l'Ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara, on le fera attaquer sur divers points par 10 et 20 millions de bras qu'il est nécessaire, et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions même pas faire des rigoles d'arrosage, et les grands vaisseaux navigueront non seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et de Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral : ils navigueront du Québec aux cinq grands lacs, enfin, de la mer à tous les grands lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer.

Les diverses légions des deux sexes se divisent dans chaque empire en plusieurs armées, qui s'amalgament avec celle des Empires voisins. L'Ordre combiné n'affecte jamais une entreprise à une seule armée ; il en réunit au moins trois pour les mettre en lutte d'émulation. S'il faut couvrir de terre les landes de Gascogne, ce travail sera exécuté par trois armées, française, espagnole et anglaise, et en compensation la France fournira deux armées, une à l'Espagne et une à l'Angleterre, pour coopérer à leurs travaux ; ainsi se mélangeront tous les Empires du globe, et la compensation sera la même dans les armées de province et les travaux de canton.

Je suppose que la Phalange de Tibur veuille faucher un pré qui emploierait 300 hommes pendant deux heures ; si elle n'a que 60 faucheurs disponibles, elle emprunte quatre cohortes à quatre cantons voisins ; elle fait négocier cet emprunt par ses ambassadeurs titulaires à la bourse desdits cantons, et au jour indiqué on voit arriver les quatre cohortes qui se réunissent aux Tiburiens dans la prairie. La fauchaison est suivie d'un repas où se trouvent les belles des divers cantons, et celui de Tibur rendra des cohortes d'hommes et de femmes pour celles qu'il emprunte aujourd'hui. Cet échange de cohortes est un moyen qu'emploie l'Ordre combiné pour métamorphoser en fêtes les travaux les plus rebutants ; ils deviennent intéressants : par la brièveté qui résulte du plus grand nombre des coopérateurs ; par la réunion des cohortes auxquelles viennent se joindre des amateurs de sexes différents ; par les dispositions de mécanique et d'élégance que permettent ces nombreux rassemblements... » (IIe partie, Description de diverses branches des destins privés ou domestiques, chap. 13 « Politique galante pour la levée des armées », in *Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 173 et sq.)

Avant d'entrer dans le détail de cette radieuse et jubilante évocation, présentons une remarque d'ensemble sur la manière dont elle est exposée, remarque qui vaudra pour tous les autres passages de l'œuvre de Fourier que nous aurons à citer par la suite. La page que nous lisons est rédigée à l'indicatif présent, de manière à mettre sous les yeux du lecteur un dispositif en faisant comme si celui-ci existait et fonctionnait réellement sous ses yeux. « Il s'opère chaque nuit, à l'armée, un bon nombre de ces unions de Vestals et de Vestales » : la chose a lieu, il n'est permis d'élever à ce sujet le moindre doute. L'utopie de Fourier déroule ses charmes envoûtants sur le mode d'une irrécusable présence, et non à l'optatif d'une démarche dont on suggérerait la possibilité en espérant qu'elle se réalise un jour, ou au passé d'une expérience dont un voyage lointain dans des régions inconnues du monde aurait permis d'enregistrer le témoignage, selon le topos traditionnel du récit utopique tel qu'il a été mis au point depuis Thomas More. Avec Fourier, nous sommes d'emblée introduits, reprenons la formule de Breton, dans « l'autre monde qui est inclus dans celui-ci », un autre monde qui n'est pas rejeté dans un ailleurs idéal mais nous est montré, avec tous les artifices de mise en scène d'un fabuleux spectacle, comme s'il était effectivement devant nous. L'utopie est alors comme un opéra, - Fourier était un grand amateur d'opéra -, auquel on assiste en direct, émerveillé, quitte à se demander plus tard, en sortant de la salle où il est joué, si les scènes dont il a offert l'exhibition sont, non seulement représentables, mais souhaitables : une interrogation à laquelle Fourier, absolument convaincu de la valeur appréciable en terme de « charme » de son système, n'imagine pas qu'on puisse apporter une réponse autre que positive. Ce qu'il attend de son lecteur, c'est donc que, porté par un irrésistible enthousiasme, donc entraîné par une impulsion passionnelle, il se lève du siège depuis lequel

il regarde le spectacle et saute sur la scène pour y participer. L'utopie telle que Fourier la conçoit et la pratique doit être avant tout aimable, désirable : le principe de plaisir y vaut pour principe de réalité, suivant une logique hallucinatoire qui imite celle du rêve, toujours vécu au présent par celui qui y est en proie, sans prise possible de distance. C'est comme si la joyeuse cohorte des Vestals (dans ses ouvrages suivants, il les nommera « Vestels ») et des Vestales défilait, non devant nous, mais autour de nous, nous emportant irrésistiblement dans sa ronde effrénée. Fourier a conçu son utopie davantage attirante que raisonneuse : s'adonner à la spéculation utopique, c'est avant tout se faire plaisir, un but que le funeste esprit de Civilisation a systématiquement dévalorisé, et auquel, selon lui, il convient de restituer la plus haute place, ce que permet, entre autres, l'utilisation de l'indicatif présent pour en rendre compte.

D'autre part, nous en venons à présent au contenu propre de cette page, l'utopie, outre le fait qu'elle doit se rendre aimable, est fondamentalement amoureuse, en ce sens que l'amour, l'une des quatre passions « groupistes » identifiées par Fourier, - les trois autres étant l'amitié, le familisme et l'ambition -, y joue un rôle essentiel. Et, lorsque Fourier parle de l'amour, il ne faudrait pas croire qu'il pense à un sentiment éthéré coupé de la sexualité, mais il se réfère à une attirance dans laquelle le corps et l'esprit sont simultanément et indissolublement impliqués : et l'on imagine à quel point cette manière directe, parfois même crue, de parler des choses du sexe, qui fait sourire aujourd'hui, a pu faire scandale en son temps, d'autant que Fourier s'ingénie malicieusement à suggérer qu'il ne dit pas tout, qu'il gaze son propos pour ne pas choquer, ce qui incite le lecteur à imaginer les croustillants détails sur lesquels il fait silence. Si cette thématique, qui n'était nullement absente chez des auteurs comme More et Campanella, car ceux-ci dotaient leurs utopiens ou solariens d'une présence on ne peut plus charnelle, revêt pour lui une telle importance, c'est parce qu'elle lui permet de restituer à la socialité un caractère concret, incarné, au lieu de la réduire à un rapport juridique abstrait, c'est-à-dire à un ensemble de conventions théoriques prenant pour cibles des êtres idéaux, purs sujets de droit, ces fameux « égaux » à propos desquels la philosophie civilisée vaticine à perte de vue, en faisant une croix sur leurs impulsions de vivants dont les comportements sont animés par des désirs, désirs que l'utopie ne peut se permettre de refouler, et dont elle fait la chair même de sa spéculation. Au début du chapitre dont est extraite l'évocation des armées galantes, Fourier écrit en ce sens :

« L'annonce de la future liberté amoureuse devant exciter la grande colère des bourgeois et des philosophes, il convient, pour les calmer, de leur faire envisager cette liberté sous le rapport de l'intérêt, qui est leur unique Dieu. L'amour, qui est en Civilisation un germe de désordre, de paresse et de dépenses, devient dans l'Ordre combiné une source de bénéfices et de prodiges industriels. » (op. cit., p. 172)

Il n'y a donc pas que la gourmandise à être, en régime sociétaire ou Ordre combiné, « source de sagesse, de lumière et d'accords sociaux » : l'amour et la sexualité y remplissent également la fonction de ciment des relations collectives, qu'ils permettent de réguler et de stabiliser, en les stimulant et en les confortant.

C'est la raison pour laquelle la politique de l'amour, si toutefois le mot « politique » conserve ici un sens, détient une telle importance dans l'utopie de Fourier : elle joue en effet un rôle crucial dans la remise en cause du système propre à la Civilisation, on dirait dans un autre langage propre à la société bourgeoise, honnie de Fourier qui ne cesse d'en dénoncer avec le plus extrême mordant les hypocrisies et les contradictions. L'une des idées directrices de sa démarche, presque foucauldienne avant la lettre, est qu'il faut renoncer à révolutionner la société par le haut, comme prétendent le faire les réformateurs politiques infectés par l'esprit de Civilisation, qui croient qu'il suffit de s'attaquer aux institutions, de changer le régime de l'Etat, etc., entreprise illusoire sur le fond car elle passe à côté des réalités concrètes de la vie collective : mais il faut plutôt, une fois repérés les ravages opérés par le système existant qui en rendent intolérable le maintien, chercher ce qui, en lui, constitue le maillon faible, sur

lequel il est possible d'intervenir immédiatement, pour enclencher un mouvement en chaîne, Fourier dit « une explosion », qui, de proche en proche gagne tout l'ensemble, permettant ainsi de changer la donne de fond en comble, ce qui, si on sait s'y prendre, peut aller extrêmement vite. Le diagnostic qu'il porte sur la Civilisation décèle en celle-ci deux points de rupture de ce type : le commerce, qui n'est qu'une gigantesque arnaque dont il suffit de dénoncer les errements pour en faire basculer le système ; et la sexualité, dont la gestion est elle aussi, dans les conditions actuelles, fondée sur le mensonge, un déni de réalité que suffit à dissiper la vision d'une socialité permettant à celle-ci de s'épanouir de façon libérée, ce qui se révèle être d'une importance cruciale, une fois reconnu que, à côté des plaisirs de bouche, elle constitue un aspect fondamental, sinon l'aspect le plus fondamental, de la vie. C'est ce qui conduit Fourier à prendre la sexualité pour angle d'attaque privilégié dans sa contestation du mode d'existence adopté par la société bourgeoise, dont la survie ne tient qu'à ce seul fil : si on tire celui-ci, tout le reste doit venir à la suite. C'est pourquoi, plutôt que de chercher, comme disent les révolutionnaires en peau de lapin à « prendre le pouvoir », un pouvoir érigé artificiellement en absolu, il faut s'intéresser à la vie amoureuse, imaginer pour elle de nouveaux cycles, des rituels érotiques inédits, ce dont les usages propres aux Vestals et Vestales en Ordre combiné commencent à fournir une idée. Du même coup, on comprend comment les représentations agencées par le discours utopique, loin de se développer sur un plan coupé de la réalité, peuvent devenir le ferment de sa transformation.

Dans la page que nous sommes en train de lire, Fourier ne se contente pas de parler de l'amour, de la sexualité et du désir en général, au titre de ce qu'on pourrait appeler une pétition de principe, généreuse dans son esprit, mais coupée des nécessités matérielles de l'existence. Non seulement il décrit des pratiques amoureuses d'un nouveau genre avec un luxe de précisions qui en place le déroulement directement sous nos yeux, mais il en reconstitue les enchaînements en les plaçant en situation, donc en les mettant en rapport avec des conditions et des conjonctures concrètes : est ainsi écartée la tentation de les cantonner dans un ordre à part. On pourrait s'étonner de voir les premières unions entre Jouvenceaux et Jouvencelles, - dans le décompte que fait Fourier des âges de la vie, on est Jouvenceau ou Jouvencelle à partir de 15 ans $\frac{1}{2}$ et jusqu'à 20 ans, ce qui correspond à la phase de l'existence où on sort définitivement du « troisième sexe » que constitue à ses yeux l'enfance, correspondant à l'état où la différence des sexes n'est pas encore un foyer favorable à la constitution d'unions amoureuses -, se nouer dans le contexte, à première vue militaire, d'armées. Les « légions » de Vestals et de Vestales, on les verrait mieux se trémousser sur la scène d'une comédie musicale dans le genre de *Hair*, en chantant « Faisons l'amour, pas la guerre ! ». Et, de fait, en regardant de plus près le texte, on s'aperçoit que ces armées, Fourier précise « des armées industrielles », sont recrutées pour exécuter des travaux d'intérêt général, pacifiques dans leur principe, comme par exemple investir le Sahara pour le transformer en une terre habitable et cultivable, une tâche colossale qui, c'est la thèse défendue par Fourier, peut être effectuée dans la joie, en joignant l'utile à l'agréable, le sexe et le travail industriel.

Se dégagent de là deux principes généraux qui se retrouvent dans toute l'œuvre de Fourier. D'une part, tous les aspects de l'existence humaine sans exception, y compris ceux auxquels la triste Civilisation refuse toute incidence sur le déroulement de la vie collective, sont à comprendre en termes d'activité, en un sens du mot « activité » qui associe inextricablement épanouissement et productivité : tout ce que peuvent faire les hommes et les femmes, et même les tout petits enfants, relève à la fois d'une logique du travail et d'une logique du plaisir ; et l'une des tâches de l'Ordre combiné ou Harmonie sera justement de promouvoir des pratiques ludiques qui rendent le travail productif attrayant, désirable, et, réciproquement, font de l'usage des plaisirs une forme d'activité productrice d'utilité collective, ce dont fournit une bonne illustration l'enthousiasme avec lequel Vestals et Vestales se dévouent à des tâches industrielles dont l'effectuation est directement associée à

des combinaisons érotiques on ne peut plus plaisantes qui ne peuvent qu'en relancer l'élan créatif. D'autre part, second principe, ce qui permet de dépasser la fausse alternative dressée par la Civilisation entre travail et plaisir, en les rassemblant sous la catégorie commune d'activité, toute activité devant être par définition à la fois agréable et utile, c'est l'instauration d'un mode de vie collectif qui exclut toute séparation entre aspects privés et aspects publics de celle-ci : c'est pour l'essentiel ce que signifie le fait que Vestals et Vestales soient enrégimentés dans des « armées » ; il faut entendre par là qu'ils vont être amenés à conduire toutes leurs activités, industrielles et/ou amoureuses, en groupes ou en séries, donc à tous les niveaux rassemblés, et non isolément, comme le voudrait l'atomisation prônée par la philosophie civilisée, génératrice d'un absurde individualisme qui débouche inévitablement sur le plus monstrueux égoïsme. Leurs amours, qui ne cessent bien sûr de les concerner très personnellement, et que les dispositions envisagées leur permettent de mener en toute liberté de choix, - les unions pratiquées en Harmonie n'ont rien à voir avec les sinistres copulations arrangées dont Campanella avait emprunté l'inspiration à la République de Platon -, Vestals et Vestales vont les vivre, comme il l'écrit, « en chœur », sous le regard complaisant de la communauté qui, au lieu de s'employer à les empêcher de faire ce dont ils ont envie, va s'ingénier à leur donner les moyens d'y arriver, d'une façon qui satisfasse à la fois leurs aspirations personnelles et les intérêts de la collectivité, ce qui est l'autre façon dont l'Ordre combiné concilie l'utile et l'agréable.

La fonction assignée à la spéculation utopique, telle que Fourier l'exerce, est donc de fracturer des clivages que des siècles d'obscurantisme ont perpétués, et qui, si on y pense bien, n'ont en réalité aucune raison d'être : s'ils persévèrent, c'est au titre d'habitudes, de très mauvaises habitudes auxquelles il serait urgent de renoncer, tout d'abord en leur retirant le caractère de l'évidence dont elles se servent pour se perpétuer en faisant passer pour intouchables les modes de vie qu'elles promeuvent. L'un de ces pernicieux clivages est celui qui concerne ce qu'on appelle aujourd'hui les « genres ». Fourier est loin de nier les différences entre les sexes : et il va même jusqu'à forger l'idée, à première vue saugrenue, d'un troisième sexe constitué par l'enfance. Hommes et femmes présentent des caractéristiques biologiques qui les prédestinent à des types d'activité distincts, du moins relativement : mais ce n'est pas une raison valable pour cantonner les garçons dans le rôle de brutes dépourvues de sentiments, ni pour réduire les filles à l'état de servantes n'ayant d'autre perspective que de faire bouillir le pot et de rapiécer les culottes ; et surtout ce n'est pas une raison pour les obliger à exercer leurs activités de façon complètement séparée, sans qu'elles puissent communiquer entre elles. En Harmonie, les fonctions des hommes et des femmes, si elles restent pour une part différentes, ne sont cependant pas clivées, mais s'exercent dans un rapport de simultanéité et de complémentarité réciproque, ce que rend justement possible la vie en communauté. C'est pourquoi, dans son évocation des armées galantes de l'Ordre combiné, Fourier ne cesse de mentionner ensemble, en les couplant systématiquement, « Jouvenceaux et Jouvencelles », « Vestals et Vestales », « Magnats et Magnates », « Damoiseaux et Damoiselles », etc., en vue de faire comprendre et d'enraciner l'idée que les uns et les autres vont toujours de pair, et qu'il est inimaginable que leurs intérêts puissent être satisfaits séparément, ce qui ne pourrait qu'installer entre eux des divergences et des conflits dommageables en dernière instance à la collectivité tout entière. Fourier ne prêche pas l'égalité entre hommes et femmes, une égalité qui ne pourrait être obtenue que de manière artificielle, sous la contrainte : il n'accorde en général aucune crédibilité à la thématique égalitaire qui, sur fond d'abstraction, et vouée au culte de la médiocrité, infecte l'esprit de Civilisation et voue à l'échec toutes les perspectives de perfectionnement qu'elle tente de mettre en oeuvre. Mais il défend la nécessité de combiner et de composer toutes les activités humaines, celles des hommes et des femmes entre autres, en exploitant des programmes

disposant, comme il le dit dans son langage, des « attractions proportionnelles aux destinées », ce que permettent de réaliser, sur tous les plans, les « séries passionnées ».

C'est évidemment l'exercice de la sexualité qui permet le mieux aux hommes et aux femmes d'avoir des activités en commun. Voyons donc comment le régime de Vestalité que décrit Fourier permet d'en socialiser exemplairement les manifestations, de façon à les rendre aussi « harmonieuses » que possible. La Vestalité est une dignité temporaire, obtenue par élection, qui sanctionne, chez des Jouvenceaux et Jouvencelles n'ayant pas encore contracté d'unions amoureuses, une excellence mesurée en termes de mérite ou de beauté et qui fait l'objet d'une célébration collective : « On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneurs ; ils commandent les colonnes de l'enfance. » Que vient faire dans tout cela le culte de la virginité ? En vue d'éclaircir ce point, Fourier apporte cette étonnante précision : « Le système conservateur de la virginité tend à produire des jeunes filles au lieu de les conserver ». Ni vierges folles ni vierges sages, les Vestales – et on peut dire exactement la même chose des Vestals – ne sont pas destinées à garder intacte leur innocence, qu'elles se préparent au contraire à perdre, en même temps que leur couronne, car elles ne sont après tout que des reines d'un jour, qu'une nuit d'amour suffira à détrôner. Comment la chose va-t-elle se produire ? Vestales et Vestals ont des poursuivants et des poursuivantes attiré(e)s, c'est-à-dire des personnes qui prétendent entretenir avec elles ou avec eux des relations plus étroites, dont la première conséquence sera de leur faire abandonner, en même temps que leur virginité, leur statut de Vestales et de Vestals. Se forment alors ce que Fourier appelle plaisamment des « quadrilles de virginité », où se préparent des choix dont Vestales et Vestals décident librement en fonction de leurs goûts personnels, qu'ils et elles ne sont tenus de déclarer qu'à des intercesseurs discrets, les grandes Matrones et leurs substitutes ou Vices-Matrones, puisque Fourier semble écarter l'idée que des Matrons puissent intervenir dans l'accomplissement de cette mission délicate : ces Matrones arrangent les détails matériels pour que les unions soient consommées dans le secret de la nuit, et en organisent l'affichage au matin qui suit : « On fait les dispositions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui veulent s'unir secrètement ; ils sont reconnus par une intendante de matronage, l'union n'est divulguée que le lendemain, où la Vestale a quitté sa couronne de lis pour une couronne de roses, et se montre en costume de Damoiselle avec son favori ou son Damoiseau, si c'est un Vestal qu'elle a choisi ». Le destin des Vestales est de devenir Damoiselles, une fois qu'elles se sont unies intimement au prétendant, ou pourquoi pas à la prétendante, de leur choix, et de même pour les Vestals. Ces joutes passionnées, menées dans le cadre des armées galantes, font inévitablement des « blessés » : « Il y a, chaque matin, une ample déconfiture de poursuivants et de poursuivantes, au grand contentement des légions de Bacchanales, qui font leur profit de cet amoureux martyr ; car le remède ordinaire à une telle mésaventure, c'est de s'étourdir pendant quelques jours avec les Bacchantes, les Aventurières et autres corporations de l'armée qui exercent la philanthropie. » D'agréables consolations sont donc prévues pour ceux ou celles qui n'auront pas été élu(e)s : c'est-à-dire que si les un(e)s et les autres bénéficient de traitements différents, personne n'aura été laissé pour compte, ce que rend possible le traitement collectif des relations sexuelles qui, tout en préservant les attirances personnelles, garantit à tout le monde des satisfactions graduées. On ne s'étonnera pas en conséquence que « par le seul levier de l'amour on puisse rassembler cent vingt millions de légionnaires des deux sexes, qui exécuteront des travaux dont la seule idée glacerait d'épouvante nos mercenaires esprits ». La sexualité cesse d'être une affaire strictement privée, exercée dans la crainte et dans la honte, et éventuellement sous contrainte, mais, combinée à toutes les autres formes d'activité, - car elle est aussi, à son niveau, une activité des plus productives -, elle devient le meilleur stimulant pour le travail commun, dont elle constitue l'un des adjutants ou l'un des ingrédients à côté d'autres. C'est ainsi que, grâce

à l'Ordre combiné, le bien des uns devient celui des autres, par effet en chaîne, sans que personne ne puisse s'estimer lésé.

De la culture des poiriers

À côté de celui des hommes et des femmes, un autre clivage propre à la Civilisation, que ne peut se permettre d'ignorer la spéculation utopique, est celui des riches et des pauvres. Fourier, pas davantage qu'entre hommes et femmes, n'envisage de restaurer entre riches et pauvres une factice égalité, qui ne pourrait s'obtenir qu'en tirant les uns et les autres vers le bas, de manière inévitablement réductrice, avec éventuellement intervention de la violence. En Harmonie, où subsistera sans problème le régime de l'argent et de la propriété, - sur ce point, Fourier se distingue radicalement de More et de Campanella -, il y continuera à y avoir des riches et des pauvres, étant par ailleurs supposé que les pauvres harmoniens auront toutes les chances d'être plus riches que ne le sont aujourd'hui les riches civilisés, en raison de l'extraordinaire expansion des capacités productives du travail résultant de ce que celui-ci sera exécuté en séries passionnées. Bien avant que Guizot ne l'ait mis en circulation, Fourier abonde donc dans le sens évoqué par le slogan : « Enrichissez-vous ! », pour autant que la richesse, par le biais du luxe, est un moyen de rendre la vie plus attrayante, pour ceux qui en ont les moyens d'abord, mais aussi par ricochet pour tous les autres qui auront d'une manière ou d'une autre à en tirer bénéfice. Il n'est donc pas question de procéder de manière forcée à une répartition égalitaire des biens, frustrante à tous égards, mais on s'arrangera pour que les richesses, même si elles sont la propriété exclusive de certains, profitent à tous, à des degrés divers, ce à quoi dispose le fait de vivre en collectivité. Pour cela il faut en tout premier lieu éviter de cantonner riches et pauvres dans des ghettos d'où ils se regarderont les uns les autres comme des étrangers qui se suspectent et se craignent : ils ne mèneront donc pas en Harmonie des existences séparées, mais ils se côtoieront et même se mêleront en permanence, dans une ambiance sympathique de communication réciproque et de services rendus. De cette manière, richesse et pauvreté ne correspondront plus à des conditions de classe rigoureusement cloisonnées, mais stimuleront des relations ouvertes, susceptibles à tout moment de jouer en sens inverse, en conférant momentanément aux pauvres les avantages et les prestiges de la richesse.

C'est à ce résultat que tend l'organisation du travail en séries passionnelles telle que la décrit un autre passage de la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* :

« Une « Série passionnelle » se compose de personnes inégales en tous sens, en âges, fortunes, caractères, lumières, etc. Les sectaires doivent être choisis de manière à former un contraste et une gradation d'inégalité du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, du jeune au vieux, etc. **Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit de bénéfices, et offre d'harmonie sociale.**

Quand une masse nombreuse de Séries est en mécanisme régulier, chacune d'entre elles se divise en divers groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ 600 personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des poiriers : on subdivisera ces 600 personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers ; ainsi l'on verra un groupe des sectaires du beurré, un des sectaires de la bergamote, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (**on peut être membre de plusieurs**), il pourra se trouver une trentaine de groupes qui se distingueront par leurs bannières et ornements, et se formeront en trois ou cinq ou sept divisions, par exemple :

SERIE DE LA CULTURE DES POIRIERS
Composée de 32 groupes

Divisions	progression Numérique	genres de culture
1° Avant-poste dures	2 groupes	coings et sortes de bâtardes
2° Aileron ascendant	4 groupes	poires dures à cuire
3° Aile ascendante	6 groupes	poires cassantes
4° Centre de série	8 groupes	poires fondantes
5° Aile descendante	6 groupes	poires compactes
6° Aileron descendant	4 groupes	poires farineuses
7° Arrière-Poste molles	2 groupes	nêfles et sortes de bâtardes

Il n'importe que la série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie ; la disposition est toujours la même.

La Série prendra à peu près cette distribution soit pour le nombre des groupes, soit pour la répartition des travaux. Plus elle approchera de cette régularité en gradation et dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chances le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspondantes. Ainsi l'Aile ascendante et l'Aile descendante s'allieront contre le Centre de la Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions au détriment de celles du Centre ; les deux Ailerons seront alliés entre eux et ligüés avec le Centre pour lutter contre les deux Ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

Les mêmes rivalités et alliances se reproduisent entre les divers groupes d'une division. Si une Aile est composée de six groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité industrielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le groupe 2, qui est central, et les groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligüés contre lui ; puis alliance des groupes n° 2, hommes et femmes, contre les prétentions des groupes 1 et 3, hommes et femmes ; enfin il y aura ralliement de toute l'Aile contre les prétentions des groupes d'Ailerons et de Centre, de sorte que la Série, pour la seule culture des poiriers, aura plus d'intrigues fédérales et rivales qu'il n'y en a dans les Cabinets politiques d'Europe.

Viennent ensuite les intrigues de Série à Série et de Canton à Canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que la Série des poiriers sera fortement rivale de la Série des pommiers, mais elle s'alliera avec la Série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

Plus on sait exciter le feu des passions, de luttes et des ligues entre les groupes et les Séries d'un Canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, ambiguë, comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme, on place son groupe entre deux Séries à qui il sert de lien ; ce groupe du coing est Avant-poste de la Série des poiriers et Arrière-poste de la Série des pommiers ; c'est un groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'Ordre Sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries et fait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche autant qu'on peut de **cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les**

contrebalancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industriels sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série.

De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'Ordre sociétaire : c'est que moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne. En effet, la série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur au produit, et qui, par conséquent, aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'à la passion ; mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de luges, peu d'amour-propre et d'exaltation, elle travaillera froidement, par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices seront très inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès lors, elle aura d'autant moins gagné qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain. **Il faut donc intriguer une Série groupée, aussi régulièrement qu'une pièce dramatique, et, pour y parvenir, la principale règle à suivre est la gradation des inégalités.**

....

Les « Séries passionnelles » ne peuvent s'entraîner au travail que par l'influence qu'elles exercent collectivement les unes sur les autres. Il faut en former 144, douze douzaines, pour les faire mouvoir en bon accord par rivalité et émulation (ce nombre de 144 s'entend approximativement). Si l'on formait une ou deux Séries isolément, il n'y aurait aucun moyen de les mettre en action. Rien ne serait plus facile que de former dans Paris quelques Séries d'amateurs pour la culture des fleurs et des fruits, en leur fournissant des jardins pourvus d'espaliers et de fleurs disposés convenablement pour les travaux des divers groupes ; mais ces Séries ne passeraient pas une semaine sans être brouillées en tout sens, et il serait impossible de les mener à un travail habituel, lors même qu'on les composerait de gens qui n'auraient pas d'autres fonctions à exercer. **La mécanique passionnelle ne peut s'organiser incomplètement ; chaque partie est nécessaire au tout, et l'absence de quelques rouages mettrait en désordre toute la machine ; c'est pourquoi l'on ne pourrait « guère » former une demi-phalange de Séries passionnelles ; il n'y a de mitoyen entre l'Harmonie et l'Incohérence qu'un Ordre Sociétaire à passions nuancées.**

Mais en formant, selon les règles géométriques, un canton d'environ 144 Séries, pour les cultures, fabriques, sciences et arts, en les mettant régulièrement aux prises, on peut exciter entre elles des intrigues si piquantes, répandre dans leurs travaux tant d'intérêts divers, que toutes ces Séries se trouveront en attraction générale, qu'elles s'entraîneront l'une par l'autre à faire des prodiges d'industrie et d'étude, sans être stimulées par l'appât du gain. Elles n'auront d'autre mobile que la fougue passionnées, qu'une prévention aveugle pour leurs goûts favoris ; et leur exaltation sera si forte qu'on verra le millionnaire, le sybarite actuel, se lever avant le jour pour activer et soutenir personnellement les travaux des Séries où il aura pris parti. On le verra pendant la journée fatiguer comme un forçat, en parcourant et animant par son exemple ses groupes et ses Séries favorites ; et après tant de peines, il regrettera qu'on ne puisse pas doubler la longueur des jours, afin de doubler les fatigues qui feront son bonheur. Tous ses collaborateurs, riches ou pauvres, partageront son enthousiasme, et de là vient que les Séries passionnelles sauront obtenir de précieuses récoltes dans les terres les plus rebelles aux efforts des Civilisés.

En admettant que dans un canton d'environ 3000 toises de diamètre, et peuplé de 1000 à 1200 personnes, il faille former environ 150 Séries, à compter 300 personnes pour chacune, ce nombre est approximatif, il est évident que ces 150 Séries exigeront 150 passions dominantes, chacune sur 300 personnes ; il faudra donc que chaque individu ait environ le quart de 150 passions, à peu près 40 goûts dominants, pour s'enrôler dans une quarantaine de Séries. **Mais les Civilisés n'ont pour la plupart que trois à quatre goûts dominants ; il faudra donc développer en eux un grand nombre de fantaisies nouvelles, et faire naître dans chaque individu au moins dix fois plus de passions qu'ils n'en ont aujourd'hui. Pour atteindre ce but, il faudra procéder par des méthodes opposées à tous nos dogmes sur la sagesse, ce qui n'importe, pourvu qu'on arrive au but, qui est de produire**

attraction industrielle et faire exécuter par plaisir ces travaux agricoles et manufacturiers qu'on n'exécute aujourd'hui que par nécessité et avec dégoût. »
(*Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 293 et sq., p. 303, Note additionnelle sur les séries progressives ou séries de groupes industriels)

L'imaginaire personnel de Fourier le porte à faire des potagers et des vergers des lieux exemplaires de socialité, qui confèrent à celle-ci un « charme » incomparable : on ne s'étonnera donc pas de le voir choisir, non sans une certaine dose d'ironie, le cas assez singulier à première vue de l'élevage des poires pour exposer sa conception de la division du travail et en faire ressortir les aspects les plus innovants, qui entraînent le lecteur loin des sentiers battus, dans un monde enchanté dont l'évocation fait penser aux illustrations de Grandville.

Ce qui permet d'organiser en série, précisons : en série passionnée, la culture des poires, c'est en premier lieu l'intervention de la passion Composite, l'une des trois passions « distributives » ou « mécanisantes » dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. En Civilisation, où le rôle des passions est systématiquement minoré, on n'envisagera pas de traiter le problème posé par la culture des poires autrement qu'en gros, sans faire le détail. Mais il en va tout autrement en Harmonie, où l'on sait que personne ne peut sérieusement s'intéresser à la culture des poires en général, sans tenir compte du fait que le mot « poire » renvoie à une quantité de variétés différentes, « beurré », « bergamote » ou « rousselet », - les deux dernières de ces espèces ont apparemment disparu aujourd'hui -, ces variétés donnant lieu à des préférences qui tirent leur légitimité d'avoir été au maximum affinées : entre un amateur de poires fondantes et un amateur de poires dures, bonnes à consommer cuites, éventuellement dans un vin dont le cru aura été soigneusement choisi, il y a, plus qu'une simple nuance, tout un monde ; et même, pour ce qui concerne les fruits à chair dure, on se gardera de faire la confusion entre le cassant et le compact. Fourier se gausse des Civilisés qui ne disposent que d'une gamme faiblement étendue de goûts dominants, assumés comme tels dans leur spécificité, parce qu'ils ne savent pas faire ce genre de différence, qui sera au contraire cultivé au plus haut point en Harmonie, où il servira de base à l'organisation du travail, une organisation qui se doit de privilégier dans tous les cas de figure le compliqué par rapport au simple, du simple qui n'est d'ailleurs jamais, en fin de compte, que de l'abusivement simplifié, du sauvagement homogénéisé. Demander à quelqu'un que son histoire personnelle a porté à préférer les poires fondantes de travailler au soin de poiriers aux fruits à chair dure est, si on y réfléchit un peu, un crime contre l'harmonie universelle, c'est-à-dire contre les « Destinées », crime dont la collectivité tout entière aura finalement à pâtir. La passion Composite, si mal exploitée dans le cadre de la société actuelle qui s'en méfie comme de la peste, est celle qui apprend à différencier au maximum des goûts, des attractions, donc à tenir compte de ce qui fait l'essence singulière de chaque produit et à en ordonner la production en fonction précise de celle-ci.

Il en va d'ailleurs de même pour toutes les autres formes de l'activité humaine, qui n'ont de prix que si elles sont exercées de manière fine, en tenant compte, avec un maximum de précision, des spécificités de la cible sur laquelle elles se fixent. Il faut se donner un certain mal pour faire déclarer publiquement à un Civilisé, retenu par un sentiment de fausse pudeur, que, comme tout le monde, et ceci depuis la nuit des temps, il est attiré par les choses du sexe ; mais il risque de n'y avoir plus personne si, une fois qu'on lui aura extorqué cet aveu, on lui demande de préciser davantage ses attirances : les choses du sexe, mais lesquelles ?, celles du matin ou celles du soir, entre lesquelles il y a autant de différence qu'entre poires dures et poires fondantes, pour ne pas parler toutes les autres façons possibles d'assouvir le désir sexuel, qui sont légion, un point sur lequel, au temps de Fourier, seul quelqu'un comme Sade avait essayé d'attirer l'attention, ce qui avait fait scandale, alors qu'il s'agit d'une chose tout à fait naturelle, certainement voulue par Dieu dirait Fourier dans son langage imagé. Parmi les pratiques décrites dans les ouvrages de Sade, certaines sont recensées comme

ignobles et innommables : et de manière comparable, à un autre niveau, quelqu'un qui a une prédilection particulière pour les poires fondantes aura spontanément tendance à dénoncer comme répugnante l'attirance exercée sur d'autres par les poires à chair dure. Comme le remarque au passage Fourier, « on trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre ; l'Ordre Sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries et fait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile ». Si on voit les choses sous l'angle de la passion Composite, on se donne les moyens de comprendre que tout, en matière de goût, est affaire de point de vue, et que, pour le dire vulgairement, il en faut pour tous les goûts, un précepte que seul le régime harmonique est en mesure de satisfaire. Mieux, le fait de vivre en Harmonie doit permettre de faire apparaître de nouveaux goûts, toujours plus spéciaux, empreints de ce caractère de singularité qui effarouche tant les Civilisés, toujours paniqués à l'idée de s'écarter de la voie moyenne parce qu'ils ignorent l'art de vivre en séries : partout où il passe, l'esprit de Civilisation s'ingénie à distiller l'uniformité et l'ennui, alors qu'en Harmonie on tire toutes les conséquences du fait que l'exploitation des singularités donne un maximum de piquant à la vie collective, en application du précepte selon lequel, en toutes choses, c'est l'exception, c'est-à-dire le différencié, et même l'ultra différencié tel qu'il s'offre à l'attention de la passion Composite, qui constitue la règle, l'ordinaire réputé normal n'étant qu'une convention arbitraire forgée et imposée par le système civilisé.

En matière de sexualité, puisque nous avons pris cet exemple pour le mettre en parallèle avec celui de la culture des poires, auquel on peut attribuer valeur de parabole universelle, Fourier a compris qu'il ne pouvait se permettre d'aller aussi loin que Sade, qui a payé fort cher l'exposé de ses « fantaisies », et il a réservé la présentation de ses idées à ce propos, au sujet duquel il avait énormément à dire, à un recueil secret, « Le nouveau monde amoureux », qui n'a été publié qu'au XXe siècle (il constitue le volume 7 de l'édition Anthropos des *Œuvres complètes*) : et en lisant cet étonnant écrit, on peut constater que l'investigation qu'il a consacrée à ce thème l'a porté aussi loin que possible, ce qui a parfois conduit, - c'est ce qu'a fait par exemple Proudhon -, à le ranger, aux côtés de Restif de La Bretonne, dans la catégorie des « pornographes », honnie des pères la pudeur qui pullulent en Civilisation. Quelles que soient les précautions qu'il a prises, en « gazant » certains passages des livres qu'il a publiés, ce qui a eu pour effet de laisser libre cours à l'imagination de ses lecteurs, Fourier ne s'est pas gêné pour afficher l'intérêt qu'il portait aux goûts les plus « spéciaux », comme on dit en vue de les dévaloriser, alors qu'ils ne font que manifester le degré de curiosité attentive cultivé par la passion Composite, au point de vue de laquelle, plus c'est singulier, plus c'est potentiellement intéressant et désirable, dans une perspective harmonienne, qui ne rejette rien et fait place à toutes les manières dont peut s'exprimer la réalité humaine, que ce soit la prédilection, anodine en apparence, mais en apparence seulement, pour les poires fondantes, ou que ce soit le plaisir pris à la compagnie des « Dames saphiennes » que Fourier disait apprécier particulièrement :

« L'amour ainsi que la table offrira des chances à tous les caractères ; là finiront les oiseux débats des Civilisés sur la constance et l'inconstance, et les affections diverses ; **il faudra des goûts de toute espèce dans l'Ordre combiné, parce qu'il présente les moyens de satisfaire tous les goûts.** Les Bacchantes y sont aussi nécessaires que les Vestales, et la culture ne peut s'exercer par Attraction s'il n'y a pas dans les cantons des amours de tout genre. Aussi, à côté des Bacchantes qui exercent la vertu de fraternité, et qui se vouent au plaisir de tout le genre humain, on trouvera des Vestales et des Jouvencelles d'une fidélité assurée. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 172, Deuxième notice sur la splendeur de l'Ordre combiné, chap. 12, « Mécanisme passionné de la gastronomie combinée »)

Comment l'Ordre combiné s'y prend-il pour valoriser les manifestations les plus étonnantes de la passion Composite, qui peuvent amener à s'éloigner considérablement de l'usage commun, d'une manière ressentie comme choquante ? Tout simplement, il groupe et il

série la pratique des goûts les plus extrêmes, ce qui en modifie de fond en comble le caractère : le fait qu'ils cessent d'être poursuivis individuellement dans le secret et dans l'isolement, ce qui à terme les rend nocifs, mais soient mis en pratique en commun avec d'autres qui partagent les mêmes intérêts, et ainsi, vécus « en chœur » comme les quadrilles de virginité des armées galantes nous en ont déjà fourni un exemple, puissent être resocialisés et évalués en termes d'utilité publique. Or la culture harmonienne est la seule qui, sur tous les plans, la culture des poires comme les pratiques sexuelles, pour ne prendre en compte que ces seuls cas, soit en mesure de donner place à toutes les formes d'activité quelles qu'elles soient, sous condition qu'elles soient menées en groupe et en série, et non dans un isolement pratiqué sur fond de culpabilité qui est nuisible à la collectivité tout entière. Nous aurons une illustration de ce thème lorsque nous aborderons l'examen de la théorie de l'éducation de Fourier, qui consiste à faire fond sur les pires penchants des enfants pour les retourner en moyens de contribuer à l'utilité publique, ce qui à terme doit convenir et faire plaisir à tout le monde. En d'autres termes, il faut que l'exercice d'une inclination, au lieu d'aller dans le sens de la passivité, ce qui est dommageable aussi bien pour le porteur de cette inclination que pour ceux qui en subissent les conséquences, devienne l'expression d'une activité productrice, bref que cela serve au bien de tous, ce qui est l'objectif poursuivi par la vie en Harmonie : des « sauvages » de M. Chevènement, qui pourrissent la vie des cités et des établissements scolaires, on fera des membres attirés de « petites hordes » qui, brandissant bien haut l'étendard du désordre, devenu ainsi signe de distinction, défilent sous les acclamations du public. Or, c'est l'hypothèse de Fourier, toutes les inclinations humaines sans exception peuvent être rendues utiles, voire même dispensatrices de charme, si on sait s'y prendre, c'est-à-dire si on les organise convenablement en groupes et en séries : de ceux qui aiment se rouler dans la fange, on fera des égoutiers, et de ceux qui préfèrent à tout voir couler le sang on fera des apprentis bouchers ou des aides chirurgiens, une suggestion dont Eugène Sue s'est souvenu lorsque, dans *Les Mystères de Paris*, il a présenté son « Chourineur » comme un personnage positif, utile à la collectivité. Pour y parvenir, la condition est d'aller le plus loin possible dans l'effort en vue de distinguer et de singulariser les pratiques humaines, ce qui permet de les requalifier, en leur assignant leur juste place à l'intérieur de séries passionnées. C'est en procédant de cette manière que Fourier en vient à donner un nouveau sens à l'idée d'intégration, qui est à la base de la culture harmonienne, et à laquelle, en la mettant en corrélation avec celle d'attraction, il assigne, au-delà des limites d'une théorie sociale, une dimension cosmique universelle : on n'intègre correctement, c'est-à-dire sans perte et sans renoncement, que du composé, résultat d'une différenciation fine, une fois admis qu'on ne va jamais assez loin dans l'effort en vue de différencier. Comme on l'a déjà suggéré au passage, Fourier rejoint sur ce point Leibniz qui, lui aussi, avait fondé sur la prise en compte de l'infiniment petit l'établissement de la continuité de l'ordre universel, en posant que c'est sur les petites différences que repose l'harmonie infinie du monde. A partir de là s'explique également l'intérêt porté par Fourier aux états transitoires, qu'il appelle des « ambigus », avec lesquels la pratique de différenciation frôle des états limites occupant les régions de l'infinitésimal.

Résumons : différencier, c'est se donner les moyens de mettre en série, tout ce qui peut être mis en série se trouvant du même coup justifié, et comme refondé. De là une conversion radicale du regard qu'on porte sur les choses, et en particulier sur les diverses attractions humaines :

« Dès que les Séries progressives seront organisées, vous trouverez admirables certaines dispositions de la nature qui vous semblent aujourd'hui des vices et des bizarreries ; vous verrez le père s'applaudir de ce qu'elle aura donné à ses enfants des goûts opposés aux siens ; vous entendrez le genre humain louer Dieu sur la création de penchants qui sont parmi vous le germe des plus grands désordres ; enfin, vous reconnaîtrez qu'il n'est aucune passion inutile ni mauvaise ; que tous les caractères sont bons tels qu'ils sont ; qu'il faut exalter leurs passions au lieu de les modérer ; qu'il faut créer des fantaisies et des besoins

même aux gens sans fortune ; et que les meilleurs citoyens, les plus utiles au mécanisme sociétaire, sont ceux qui ont le plus penchant aux raffinements voluptueux, et qui sont le plus aveuglément dévoués à assouvir toutes leurs passions. (*Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 305, Note additionnelle sur les séries progressives ou séries de groupes industriels)

Pour le dire d'un mot, le système sériaire, base de l'Harmonie, non seulement permettra aux amateurs de poires à chair dure, soit compacte soit cassante, d'assouvir leur « vice » en toute quiétude, mais il les encouragera même à le faire, en considérant que, plus un goût est bizarre, plus il est appelé à trouver place dans une série où, pratiqué en groupe, il côtoiera d'autres goûts avec lesquels il entrera, par la magie du système, en communication. La série, c'est le « truc » qui change tout, dont Fourier se présente comme l'inventeur, premier prix garanti au grand concours Lépine de la philosophie.

Nous n'en avons cependant pas fini avec le passage de la *Théorie des quatre mouvements* consacré à la culture des poiriers, car celui-ci met en scène, à côté de la Composite, une autre passion sériaire, distributive et mécanisante : la Cabaliste, non moins indispensable à l'harmonisation du jeu social. Le vocabulaire utilisé par Fourier pour sa présentation du tableau sérié des différentes formes que peut prendre l'élevage des poires, « Avant-poste, Aileron ascendant, Aile ascendante, Centre de série, Aile descendante, Aileron descendant Arrière-Poste », qui peut faire penser à la manière dont sont composées les actuelles équipes sportives, est repris aux usages militaires. Une série, c'est comme une armée, et en même temps un corps de ballet, ainsi qu'en avait déjà donné une idée l'évocation des quadrilles de virginité. Cultiver, produire, exercer une activité socialement utile, dont l'utilité est sanctionnée par la place qu'elle occupe dans la série, c'est s'engager dans un combat ou dans une joute, où les participants interviennent comme des rivaux qui s'affrontent en vue d'emporter la victoire, ce pour quoi il faut qu'ils soient organisés en série. Les affrontements en question sont de deux ordres : il y a ceux qui sont internes à la série et ceux qui s'élèvent entre séries distinctes. Dans la série de la culture des poiriers, les spécialistes des poires à chair dure feront tout pour faire valoir leur prééminence sur ceux qui s'occupent des poires fondantes, en qui ils voient leurs pires ennemis. Pour parvenir à leurs fins, il faudra qu'ils intriguent : « l'Aile ascendante et l'Aile descendante s'allieront contre le Centre de la Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions au détriment de celles du Centre ; les deux Ailerons seront alliés entre eux et ligüés avec le Centre pour lutter contre les deux Ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des groupes produira à l'envi des fruits magnifiques. » Mais ce n'est pas tout, car, en même temps qu'elle gèrera ce conflit interne, pour le bénéfice de la collectivité tout entière dont les marchés seront approvisionnés par ce moyen en produits de la meilleure qualité, la série des éleveurs de poires aura à supporter la concurrence avec celle des éleveurs de pommes, dans le cadre du canton où l'une et l'autre officient, les cantons étant eux-mêmes en compétition entre eux dans le cadre global de la phalange, qui constitue pour Fourier l'unité collective organique, dont la cohésion est obtenue sur la base de tous ces désaccords dont elle règle l'issue.

C'est ici que la passion Cabaliste a un rôle crucial à jouer : « Plus on sait exciter le feu des passions, de luttes et des ligües entre les groupes et les Séries d'un Canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail... Cette méthode... est l'ordre naturel... le plus efficace pour exalter les passions, les contrebalancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industriels sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série. » L'esprit de Série maintient ceux qu'il contrôle dans un état d'agitation, de bouillonnement permanent, ce qui est on ne peut plus intéressant à voir de l'extérieur et à vivre de l'intérieur. L'Harmonie, où on ne s'ennuie jamais, - l'ennui est la marque de fabrique de la Civilisation -, c'est tout sauf le maintien d'un

état stable, en régime étale et serein, mais c'est la fête permanente, une fête bruissante de conflits que la passion Cabaliste s'ingénie à attiser, de manière à tirer du désordre un ordre, au sens où Pascal parle du si bel ordre de la concupiscence. Fourier rejoue ainsi à sa façon la formule de Mandeville dans sa *Fable des abeilles* : « Vices privés, vertus publiques », ce que rend possible à son point de vue le fait de vivre en série, qui, d'ailleurs, lève la séparation du privé et du public.

Les Harmoniens cultivent infiniment plus de goûts différenciés que n'en connaissent les Civilisés : « les Civilisés n'ont pour la plupart que trois à quatre goûts dominants ; il faudra donc développer en eux un grand nombre de fantaisies nouvelles, et faire naître dans chaque individu au moins dix fois plus de passions qu'ils n'en ont aujourd'hui. Pour atteindre ce but, il faudra procéder par des méthodes opposées à tous nos dogmes sur la sagesse, ce qui n'importe, pourvu qu'on arrive au but, qui est de produire attraction industrielle et faire exécuter par plaisir ces travaux agricoles et manufacturiers qu'on n'exécute aujourd'hui que par nécessité et avec dégoût. » Fourier prête à chaque Harmonien une quarantaine de goûts soigneusement différenciés, ce qui veut dire qu'il aura à se trouver une place dans au moins quarante séries ; et ici, nous reviendrons plus tard sur ce point qui est capital, c'est la troisième passion sériale, la Papillonne, qui a un rôle à jouer, ce que facilite l'usage des courtes séances qui permet de pratiquer successivement, et sans fatigue excessive, un maximum de séries, donc de cultiver un maximum de goûts différents, personne en Harmonie n'étant cantonné dans la fréquentation d'une seule série ou d'un nombre réduit de séries, ce qui aurait des effets mutilants. La richesse de la vie en Harmonie est faite de la participation à un nombre aussi important que possible de séries entremêlées, qui ne cessent de rivaliser entre elles : l'existence quotidienne d'un Harmonien est entièrement occupée par ces divertissants conflits qui, outre qu'ils sont à remède parfait à l'ennui des Civilisés, sont un irremplaçable moyen de stimuler la production industrielle, d'en étendre les champs d'application et d'en améliorer les résultats. Le « truc », la série, est ce qui permet de joindre l'utile à l'agréable en maximisant sur tous les plans les profits : tout le monde trouve à y gagner, ce dont nul ne peut décemment se plaindre. La Civilisation, gagnée aux sortilèges de la fausse unité, celle qui s'obtient en suivant les voies de la modération, condamne la dispersion, dans laquelle elle diagnostique un ferment de désordre : l'Harmonie fait fond au contraire sur cette tendance, qu'elle organise dans le cadre de ses séries passionnées en vue d'en tirer le meilleur parti, une stimulation à agir qui ne se relâche jamais, et qui, dans l'emploi du temps que Fourier imagine pour ses Harmoniens, les tire tous les jours du lit à 3h1/2 du matin, mus par le désir de ne pas rater leur participation à l'une des séries auxquelles ils sont rattachés. Ceci fait comprendre pourquoi Fourier présente sous le nom de « mécanisantes » les trois passions sériales, La Papillonne, la Composite et la Cabaliste, qui combinent leurs effets en vue d'activer le fonctionnement des séries : ce sont elles en effet qui permettent de gérer les comportements des Harmoniens en vue de les insérer dans le cadre d'un système d'ensemble, ou mécanisme, soumis comme toutes les choses de l'univers aux lois générales de l'attraction. Fourier se présente ainsi comme le nouveau Newton, celui qui a étendu les principes de la mécanique au champ social, en conformant celui-ci à ses « destinées », c'est-à-dire ses fins, qui sont les mêmes que celles qui sont à l'œuvre dans l'univers matériel.

Dans ce contexte, pour revenir à la question que nous avons soulevée pour commencer, l'inégalité passant entre les riches et les pauvres, loin de devoir être réduite, devra être accentuée, car elle constitue, à côté d'autres, un levier privilégié sur lequel intervenir pour mettre en mouvement la machine sociale, une machine que, suivant l'esprit de Fourier, on ne se représente pas à l'arrêt, mais au contraire en état de fonctionnement, sans relâche et sans baisse d'intensité : « Il faut intriguer une Série groupée, aussi régulièrement

qu'une pièce dramatique, et, pour y parvenir, la principale règle à suivre est la gradation des inégalités. » Grader, c'est supprimer les clivages, en tablant sur les différences pour parvenir à l'unité.

(à suivre)

©Pierre Macherey